

ROHRBACHER (1789-1856) LES CONTEMPORAINS

I. LE FILS DE L'INSTITUTEUR - DE SES NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET QUALITÉS POURQUOI IL NE FUT NI GALLICAN NI JANSÉNISTE

«M. Rohrbacher est un homme à larges épaules, à grosse tête, à gros traits, comme un bon Lorrain qu'il est ; mais cette enveloppe cache une grande science et même assez d'amabilité. Il prépare une *Histoire de l'Église*», écrivait à sa sœur, le 18 décembre 1832, Maurice de Guérin.

Ses amis, Louis Veuillot, le cardinal Régnier, le cardinal Gousset, tous ceux en un mot qui le connaissaient bien lui appliquaient le mot d'Horace : *Justum et tenacem propositi virum*, qu'on pourrait traduire pour lui : l'inflexible ténacité de l'homme de bien, dans la vérité et la justice.

D'autres l'ont désigné d'une façon moins révérencieuse. Son père le voyant préférer à tout la solitude, les livres et les méditations prolongées, le surnomma *son hibou*. Ses amis l'appelèrent familièrement *le gros paysan de Phalsbourg*, *le cosaque*, *l'original de Nancy*. Lamennais et ses disciples de la Chesnaie le désignaient entre eux comme *le gros et franc Lorrain*. L'historien Michelet, démasqué plus d'une fois par lui et écrasé de plus d'un coup de sa massue puissante, ne trouva rien de mieux pour se défendre que de l'appeler *le vil copiste*. A peine un peu plus poli, Mgr Darboy le gratifiait du titre de *sanglier des Ardennes*. Élevant plus haut le ton, Charles de Sainte-Foy le nomma *le grand mangeur de livres*.

Dans le monde entier, le clergé et les savants le connaissent comme un des pères de l'Histoire, et l'un des hommes les plus doctes de ce siècle. **Ceux qui vécurent dans son intimité le vénéraient comme un saint.** Voyons comment l'auteur de *L'Histoire universelle de l'Église catholique* a mérité les éloges des uns et justifié les reproches de quelques autres.

Le 27 septembre 1789, à Langatte, près de Sarrebourg, alors du diocèse de Metz, plus tard celui de Nancy¹, vint au monde un enfant qui reçut les prénoms de René-François. Son père, instituteur primaire et chantré de la paroisse, s'appelait Nicolas Rohrbacher et sa mère Catherine Gantener. Le parrain fut le curé de la paroisse, messire François René de Frimont. Ce prêtre, quelque peu janséniste, comme on l'était alors assez généralement, eut un filleul qui, sur ce point, ne lui ressembla guère. Ce pauvre prêtre, de janséniste se fit constitutionnel, puis devint vicaire épiscopal de l'évêque intrus de la Meurthe.

«Cette adhésion de mon curé et parrain au schisme, déclarait plus tard l'historien, a été pour moi un motif pressant d'étudier et de démasquer à fond **les erreurs et opinions janséniennes, gallicanes et autres, qui ont fait tant de mal à l'Église et fourvoyé tant de personnes d'ailleurs recommandâmes.**

«Le premier livre d'histoire que je me souviens d'avoir lu, à l'âge de sept ou huit ans, c'est un petit catéchisme historique de l'Ancien et du Nouveau Testament ; j'y prenais un si grand plaisir que je me réunissais à deux ou trois camarades dans un coin du cimetière, pour le lire ensemble par manière de conférence ; nous promettions même et donnions de petits prix à celui qui racontait bien une histoire quelconque»². Voilà bien les indices d'une vocation certaine.

En 1802, l'enfant avait treize ans et déjà il était dévoré du désir d'apprendre. «Sa volonté ferme et persévérante sut vaincre les obstacles que lui suscitaient les circonstances. Il dut presque uniquement à son travail les connaissances qu'il acquit dans sa jeunesse. L'attrait vers l'état ecclésiastique s'éveilla de bonne heure en lui, favorisé par les leçons et les exemples qu'il recevait dans sa famille». Ainsi s'exprime Charles de Sainte-Foy, dans une notice biographique consacrée à l'historien. Mais écoutons-le nous raconter lui-même son ardeur pour apprendre :

«Ce qui éveilla chez moi un désir extrême d'étudier, ce fut un décret de Bonaparte, qui promettait à chaque famille de sept fils d'en mettre un dans un lycée ou dans une école d'arts et métiers. Trois familles se trouvaient dans ce cas à Langatte : je transcrivis les actes qu'il fallait à mes camarades qui devaient jouir de ce privilège ; je regrettais vivement de n'avoir pas le même bonheur. A la fin, mon père, qui était veuf, dit à mon curé et parrain qu'il fallait absolument trouver moyen de me faire étudier, autrement je mourrais de chagrin.

«C'était en 1804. Il n'y avait encore ni Petit Séminaire, ni école ecclésiastique. Cependant, grâce à la divine Providence, je pus étudier cinq mois à un petit collège à Sarrebourg, puis huit ou neuf mois au collège de Phalsbourg, et j'avais fini ce qu'on appelle les classes d'humanités à l'âge de dix-sept ans».

En 1810, l'abbé Rohrbacher entra au Séminaire de Nancy et, le 21 septembre 1812, il recevait l'onction sacerdotale. Ce que ce jeune prêtre possédait déjà de théologie et d'histoire était considérable. Pour se former à la littérature, il avait lu tout Fréron et savait par cœur des chapitres entiers du *Génie du christianisme*, que Chateaubriand publiait alors. Il avait employé ses vacances à lire ou plutôt à dévorer les *Mémoires* de Tillemont qui se trouvaient d'aventure dans la bibliothèque de son parrain, le curé de Langatte.

Écoutons Rohrbacher nous raconter encore comment il passait les jours de ses vacances : «Je partais, dit-il, un livre sous le bras. J'avais découvert un vieux chêne poussé sur un sol rocailleux, dont les racines capricieuses avaient formé, par leurs saillies et leurs croissances, des fauteuils singuliers. Une pierre, placée à propos, fit office de bourrelet élastique ; quelques poignées de mousse tinrent lieu de velours».

¹ Depuis 1874, Langatte, aujourd'hui Langd, fait de nouveau partie du diocèse de Metz.

² Abrégé de sa vie en tête du premier volume de *L'Histoire universelle*. Voir aussi l'autobiographie qui se trouve au Livre XCI de cette histoire (édition Palmé). Discours de réception de M. l'abbé Mathieu, aujourd'hui évêque d'Angers, à l'Académie Stanislas, en 1883.

Ces études n'étaient qu'une préparation. Bientôt, M. l'abbé Mansuy, vicaire de Verdun et ancien chirurgien militaire, lui fit connaître les ouvrages de Bonald, de de Maistre, de Marchetti et de quelques autres. Ce fut un vrai régal pour cet esprit puissant. Ces trois auteurs donnèrent au jeune homme l'idée de ses revendications futures contre la grande Conspiration historique de l'erreur. Néanmoins, l'acharné lecteur ne se doutait pas encore du rôle providentiel qui l'attendait.

Un autre prêtre lorrain, M. Michel, vaillant confesseur de la foi sur les pontons de Rochefort, successivement supérieur du Grand Séminaire de Nancy et curé de la cathédrale jusqu'en 1843, fut, avec l'abbé Mansuy, le conseiller et l'ami de notre historien.

«Un jour, dit Rohrbacher, que je demandais à M. Michel si je devais m'efforcer à devenir plus souple et plus facile, il me répondit : «Non, car **ce qui nous manque le plus souvent, c'est la fermeté dans le caractère**». Je suivis son conseil, plus tard contre lui-même ; car je me suis trouvé dans le cas de le contredire, comme avant cela mon parrain, en particulier sur les changements qu'il se permit dans le bréviaire et le missel, contrairement aux règles de l'Eglise romaine. Quand nous nous étions disputés, je retournais dîner chez lui le lendemain, je le consultais sur un point d'histoire ou de doctrine, et il me faisait part de ses conseils et même de ses livres, ce qui était chez lui une marque extraordinaire de confiance et d'amitié».

Mais si, pour le prêtre, c'est toujours le temps d'étudier, il lui fallait alors songer à beaucoup d'autres nécessités pressantes. Que de ruines à relever, que d'œuvres sollicitaient en ces premières années du siècle le zèle du clergé !

«Un évêque (qu'on dit être celui de Metz) prononça vers cette époque une parole qui fit l'effet d'une boutade, mais qui caractérise bien les circonstances par où passait l'Eglise de France, sortant de la ruine révolutionnaire : Les prêtres pourront bien être parfois ignorants, j'en conviens ; mais mieux vaut labourer ses terres avec des ânes que de les laisser en friche. Le plus pressé était de donner aux fidèles des administrateurs de sacrements, lesquels auraient à suppléer ensuite, par des études personnelles, aux lacunes de leur instruction hâtive. De la vertu, de la piété, un caractère sacré, voilà ce qu'il fallait tout de suite. Le reste vint par surcroît, et la comparaison des ânes clocha, fort heureusement, dans plus d'un cas ; il y eut de belles intelligences parmi ces recrues du clergé improvisé vers 1810». (*Passe-temps d'Alsace-Lorraine*, p. 4)

On remarquait déjà que Rohrbacher réunissait admirablement **les qualités du Français et celles de l'Allemand. Il avait de celui-ci le sérieux, le goût des recherches minutieuses et exactes, la volonté tenace qui parvient au but et sait patienter devant les obstacles : il tenait du premier la lucidité des idées, la suite et l'ordre dans l'exposition. La pensée n'était pas toujours exprimée avec art, elle l'était franchement et avec originalité.**

Agé de vingt-trois ans à peine, l'abbé Rohrbacher fut nommé vicaire à Insming et, six mois après, transféré à Lunéville. Il resta neuf ans et demi dans ce poste important, chargé en outre de l'hôpital civil et militaire.

Quand survinrent les Cent-Jours, on craignit pour les prêtres de nouvelles persécutions. Rohrbacher, qui les attendait sans les craindre, s'en alla un jour chez un marchand de la ville. Il achète le drap le plus beau et le plus fin, pour la confection d'une soutane. Comme Rohrbacher n'était pas en réputation d'ecclésiastique ami du luxe, le marchand s'étonne tout haut de cette acquisition. «C'est, répondit l'abbé, que nous allons être martyrs. Je veux monter à l'échafaud en bel habit. Ce sera pour moi un jour de grande fête». Pour payer ladite soutane, Rohrbacher remit sa bourse au marchand. Celui-ci s'en étonnait. Alors, le regardant avec un coup d'œil profond : «Je sais, dit Rohrbacher, que vous êtes bon chrétien. Payez-vous, **j'ai confiance entière dans les bons chrétiens**».

La Providence lui épargna l'échafaud ; mais elle lui offrit, en échange, un autre genre de dévouement.

En 1814, les armées avaient apporté le typhus en France, Rohrbacher se mit au service des victimes de l'épidémie. Il gagna ce mal contagieux et fut jugé assez malade pour être admis aux derniers sacrements.

Pendant qu'il prêchait, ça et là, ses missions, l'abbé Rohrbacher s'élevait fréquemment et avec force contre le blasphème : «Mais pourquoi, disait-il, invoquer à tout propos le saint nom de Dieu ? Vous prétextez l'habitude ou la nécessité de faire obéir les animaux par des paroles sonores ; eh bien ! servez-vous de mon nom et jurez par Rohrbacher en appuyant très fort sur la dernière syllabe !» Le prédicateur eut la joie d'être pris au mot, et pendant longtemps on entendait, et jusque dans les campagnes lorraines, les charretiers activant leurs chevaux en criant à tue-tête : Rohrbacher ! Rohrbacher, vas-tu marcher !!! Telles étaient, à travers beaucoup d'autres, non moins originales, les industries du zélé missionnaire.

«Il préparait très consciencieusement ses sermons, dit encore le *Passe-temps*. Il en est même un qui eut les honneurs de la correctionnelle : «Jésus-Christ, dit un jour Rohrbacher, est un juif crucifié. Or, nous adorons Jésus-Christ. Eh bien ! mes frères, qu'est-ce qu'un juif ?» Ici tout le monde leva la tête, et les israélites présents au sermon firent comme tout le monde. «Un juif, reprit l'orateur, c'est un escroc, un voleur, un usurier, etc.» Naturellement, la Synagogue se blessa, se fâcha, s'irrita : on fit au vicaire un procès en diffamation.

«Rohrbacher, au jour marqué, arriva à l'audience avec un gros dictionnaire sous le bras. L'ayant ouvert au bon endroit, il lut : «Juif : qui prête à usure ; en général, quiconque cherche à gagner de l'argent par des moyens injustes» Rohrbacher fut acquitté, n'ayant été coupable que de parler français : délit, dirent les malins, dont il n'était pas coutumier».

«Malgré toutes mes occupations, ajoute-t-il, il me restait encore quelque temps pour l'étude et entre les ouvrages que je lisais le plus, je puis citer Chateaubriand, Bonald, de Maistre, Bossuet, Fénelon, Fleury, Bérault-Bercastel. Témoin, depuis 1789, de tant de révolutions en France, je considérerai quelles pouvaient être les vues

de la Providence en ceci. J'exposai quelques-unes de ces considérations dans un prône qui fut imprimé à Lunéville, et réimprimé à Metz.

«A Lunéville, curé et vicaires demeuraient ensemble et avaient la même table. Pendant les repas, on lisait les journaux, *L'Ami de la religion*, *La Quotidienne*, *Le Conservateur*, *Le Défenseur*, etc. Tout d'un coup, en son numéro du 21 janvier 1818, *L'Ami de la religion* annonce, avec les éloges les plus magnifiques, justifiés par des citations, l'apparition de *L'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Sur les deux ou trois passages que citait le journal, nous jugeâmes que l'auteur de cet ouvrage devait être le même que celui des *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France, pendant le XVIII^e siècle, et sur sa situation actuelle, et de la Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*».

De cette époque datent les rapports de Rohrbacher avec **Lamennais** : «En 1820, ajoute-t-il, parut le second volume de l'Essai. A Paris comme à Nancy, on ne savait qu'en penser : que veut-il dire ? ne va-t-il pas trop loin ? Prévenu de ces incertitudes, je lus ce volume avec un de mes confrères, devenu, depuis, curé de la cathédrale de Saint-Dié ; nous nous trouvâmes d'accord sur la manière d'entendre le fond du livre. Peu de jours après, parut dans *La Quotidienne* un premier article de M. Laurentie sur le volume. Je lui adressai quelques réflexions, dont je fis part à M. F. de Lamennais, par une lettre du 24 août 1818. M. de Lamennais me répondit de la Chesnaie, le 28 août : «Oui, vous m'avez parfaitement compris, et je trouve tant de clarté dans l'exposé que vous faites de ma doctrine, que je vais la faire insérer dans *Le Défenseur*, comme l'explication la plus nette que je puisse donner de mes sentiments».

Nous verrons bientôt se resserrer les liens d'affection et d'estime entre ces deux grands hommes ; puis nous dirons les causes qui amenèrent leur séparation. Mais, avant de suivre notre héros à la Chesnaie, où nous le retrouverons avec Gerbet, Lacordaire, Montalembert et cette pléiade des illustres disciples de Lamennais, disons un mot de Rohrbacher comme apôtre et comme missionnaire.

II. MISSIONS

«J'étais encore à Lunéville, raconte Rohrbacher, lorsqu'un curé du diocèse vint me proposer de faire une mission dans sa paroisse, avec quelques autres confrères. Jamais nous n'avions vu ni fait de missions. Nous ne les connaissions que par ouï dire et par des lectures. Grâce à Dieu, notre premier essai réussit : c'était en 1821, dans la paroisse de Flavigny, où vécut le savant Bénédictin dom Ceillier. Monseigneur d'Osmond vint y prêcher et donner la bénédiction. Par la suite, on forma une réunion de missionnaires ou prêtres auxiliaires, à Nancy».

Ce que ne dit pas ici Rohrbacher, c'est le bien immense que produisaient ces missions dans les paroisses lorraines. Ce que son humilité nous cache encore, c'est qu'il était, dès 1822, le supérieur des missionnaires, charge qu'il garda jusqu'en 1826, et enfin, que sa parole vibrante lui obtenait partout les plus étonnants succès. Nous devons ces détails à M. Sainte-Foy : «Souvent, lorsqu'il descendait de chaire, ses auditeurs, émus par ses discours se pressaient autour de lui, hommes, femmes et enfants, afin de lui baiser les mains. Il pouvait à peine s'arracher à cette foule, dont le pieux empressement alarmait à la fois son humilité et son extrême modestie. Quelquefois, il rejetait ces témoignages de reconnaissance et d'admiration avec une rudesse qui n'échappait point à ses confrères, et dont le souvenir égayait ordinairement le repas du soir».

Dans les missions, il n'était jamais question de politique : «Aux personnes qui nous conseillaient d'agir autrement, raconte Rohrbacher, nous répondîmes : «Notre but est de faire de bons chrétiens ; avec cela, ils seront assez bons Français et assez bons royalistes. Aussi n'éprouvâmes-nous jamais de difficultés à ce sujet».

On lui a reproché l'emploi de moyens extraordinaires, de pétards, de colombes représentant le Saint-Esprit, de coups de trompette dans un sermon sur le jugement dernier. M. Rohrbacher repoussait ces moyens extraordinaires et excessifs, et si quelques-uns de ses confrères y ont eu recours, c'est contre son gré. *Semaine Religieuse de la Lorraine*, 1885.

Cependant, tout en se livrant avec ardeur à l'œuvre des missions, le futur historien ne négligeait pas de se tenir au courant des publications de la France et de l'étranger. Il trouvait le temps de **lire toutes les revues scientifiques et littéraires, mais aussi tous les livres nouveaux**. Parmi les ouvrages qu'il étudiait alors de préférence, il faut citer *L'Histoire de la religion de Jésus-Christ*, par le comte de Stolberg et *La Restauration de la science politique*, par Louis de Haller, patricien de Berne. Rohrbacher s'est beaucoup inspiré du premier, dans son *Histoire de l'Eglise*. Au second, il écrivit pour savoir s'il l'avait bien compris. Le 14 mars 1823, l'auteur lui répondit de Paris :

«De toutes les lettres qui m'ont été adressées au sujet de mon ouvrage sur la Restauration, aucune ne m'a fait autant de plaisir que la vôtre, parce qu'elle me prouve que vous avez parfaitement bien saisi le principe de l'ensemble, chose assez rare, même chez des lecteurs instruits».

Ces études pourtant ne détournaient ni sa pensée, ni son cœur de Lamennais, auquel Rohrbacher avait voué une si profonde vénération. Apprenant que le maître (c'est ainsi que l'appelaient ses fidèles), était tracassé par le gouvernement et traduit en police correctionnelle, non pour ses idées politiques, mais parce qu'il défendait avec courage les prérogatives du Saint-Siège, le supérieur des missionnaires n'y tient plus ; il accourt à l'évêché, supplie Mgr de Forbin-Janson de le laisser partir, obtient la permission, et le jour même où l'illustre écrivain allait paraître à la barre, le coche de Lorraine déposait à Paris cet ami dévoué.

Le 25 avril 1826, avant de partir, Rohrbacher avait vendu son modeste mobilier de missionnaire pour six louis, soit 120 francs, qu'il donna généreusement à l'hospice des vieillards de Lunéville. Laissons-le nous raconter lui-même ces épisodes émouvants et ces causes qui le déterminèrent à suivre Lamennais en Bretagne :

«J'arrivai à Paris, dit-il, le jour même que M. F. de Lamennais parut devant le tribunal séculier, pour avoir défendu la cause de l'Église. La suite de cette controverse me donna lieu d'écrire les *Lettres d'un anglican à un gallican*, et la *Lettre d'un membre du jeune clergé à Monseigneur l'évêque de Chartres*. A cette occasion, je parcourus la collection des Conciles et quelques saints Pères. Je découvris bientôt qu'il y avait comme une infinité de choses omises, tronquées, mal représentées dans les histoires, au sujet des papes et de l'Église romaine. Le but précis et final de mes études m'apparut alors clairement : je résolus de le poursuivre. J'en parlai aux abbés F. de Lamennais et Gerbet, avec lesquels je demeurais en commun ; ils furent du même avis. Je m'appliquai donc définitivement à mon entreprise. En même temps, je compilai, pour la *Société catholique des bons livres*, fondée et dirigée par M. Bailly, deux petits ouvrages qui ont été réimprimés depuis : *Tableau des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants depuis le commencement du XIX^e siècle*, et *Motifs de ces conversions*. Vers l'automne 1827, je suivis l'abbé Jean de Lamennais en Bretagne, où je restai jusqu'en 1835, dirigeant les études philosophiques et théologiques des jeunes ecclésiastiques qui se dévouaient à le seconder dans ses bonnes œuvres».

Ne nous laissons pas d'entendre cette voix nous parlant sans orgueil de ce que la réflexion et l'étude lui inspirèrent, et laissons-le nous redire lui-même comment les tendances qui perçaient déjà dans les écrits de Lamennais et qui devaient amener sa condamnation, lui suggérèrent de modifier le plan de son histoire :

«Depuis 1826, je travaillais à l'histoire de l'Église, la prenant seulement depuis Jésus-Christ, avec le dessein d'y joindre une simple introduction pour faire sentir que, dans le fond, cette histoire remontait jusqu'à l'origine du monde. Mais quand j'eus remarqué dans les idées de M. F. de Lamennais cette tendance, quoique flottante encore, et par où il abusait déjà du terme vague d'Église primitive, dès lors, ce qui avait été pour moi qu'une idée d'introduction me parut devoir être l'objet capital. Comme l'Église catholique elle-même, je crus devoir embrasser tous les siècles dans son histoire, à partir de la création du monde. Le titre qui m'a paru exprimer le mieux l'ensemble et le but de ce travail est : *Histoire universelle de l'Église catholique*, avec cette épigraphe tirée de saint Épiphané : **Le commencement de toutes choses est la Sainte Eglise catholique**».

Combien, quand ils lisent un ouvrage, sont heureux de connaître la genèse de ce livre, les phases par lesquelles a passé la pensée de l'auteur, les modifications que le plan a dû subir. Nous avons tout cela dans les confidences intimes du savant historien. C'est à lui encore que nous devons la connaissance de ce fait curieux concernant Lamennais, qui, comme chacun sait, n'était point non plus un homme de finances.

«Lorsque fut publié le premier volume de *L'Essai sur l'Indifférence*, il lui revint, dit Rohrbacher, une somme assez considérable. Des amis de circonstance l'engagèrent à la faire valoir, et s'offrirent même à lui rendre ce service. Au bout de peu d'années, ils lui apprirent qu'au lieu d'avoir 150 000 fr. il en devait 60 000. Il consentit bien à tout avoir perdu ; mais devoir encore, lui parut excéder les mesures.

«De là, procès devant les tribunaux, où ses anciens amis cherchaient à faire déclarer la chose dette commerciale, afin de pouvoir le faire emprisonner à son retour de Rome, après la première Encyclique. Voilà ce qui l'obligea de séjourner en Allemagne jusqu'à ce que les tribunaux eussent prononcé le contraire de ce qu'on demandait».

«Dès l'année 1834, ajoute l'historien, on me rapporta, sur les dispositions de M. F. de Lamennais, des bruits inquiétants. Je savais qu'une des idées fausses qui lui revenait assez souvent, et qu'il n'appuyait que sur quelques faits particuliers, dont il tirait des conséquences générales et extrêmes, c'est que l'Église, de nos jours, était dans une complète décadence. Je lisais alors les principaux Pères de l'Église, où je trouvais une foule d'excellentes choses que je ne pouvais faire entrer dans mon histoire. Je résolus d'en profiter pour faire, sous le nom de *Religion méditée*, une suite de méditations sur toute l'histoire de la religion et de l'Église, **depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier, afin de montrer par les faits que, dans ces derniers temps, comme dans les autres, l'Église catholique a toujours été digne de Dieu, et que de nos jours mêmes, elle ne cesse d'enfanter de saints personnages et des œuvres saintes**. En faisant cet ouvrage, qui a été imprimé depuis, j'avais donc l'intention formelle, non seulement d'être utile aux Frères d'école de l'excellent abbé Jean de Lamennais, mais encore de neutraliser le scandale que je commençais à craindre de la part de son malheureux frère».

L'heure approchait où ces craintes trop justifiées, se réalisant, allaient amener l'éloignement, puis la dispersion de tous les anciens disciples et amis du maître. On ne lira pas sans intérêt la lettre que Rohrbacher écrivit alors au prêtre que l'orgueil égarait. Quand M. de Lamennais publia ses *Paroles d'un Croyant* et ses *Troisièmes Mélanges*, je lui écrivis, le 23 mars 1835 : «Mon très cher Monsieur, il y a dans les *Paroles d'un Croyant* plusieurs choses que je ne comprends pas bien... Pour moi, occupé depuis neuf ans de l'histoire de l'Église, je pense différemment. Bien que l'état actuel de l'Église catholique laisse beaucoup à désirer, ce qui, au reste, sera toujours, à cause que la perfection où elle aspire est infinie, je ne vois cependant aucun siècle passé avec lequel le nôtre ne puisse soutenir avantageusement la comparaison,... Mon très cher Monsieur de Lamennais, voilà bientôt quinze ans que j'ai eu l'honneur de vous écrire pour la première fois. Depuis cette époque, mon attachement pour vous a été inaltérable ; il se confondait, d'ailleurs, avec le dévouement pour la cause de Dieu et de Son Eglise. J'ai la confiance qu'il en sera ainsi toute ma vie».

«M. F. de Lamennais me répondit que nous différions sur bien des points ; qu'après tout, le principal était la charité ! Une des dernières paroles qu'il me dit, lorsque je le quittai, en Bretagne, l'an 1835, fut celle-ci : «Quant à mes dispositions présentes, mes convictions d'aujourd'hui ne sont plus celles de ma vie passée, et je ne suis pas sûr que, dans quelques mois, elles seront encore les mêmes qu'aujourd'hui. Il n'y a point de loi pour l'esprit. Il n'y qu'une loi pour le cœur : l'amour de Dieu et du prochain».

Dès que Rohrbacher connut la Constitution pontificale portant la condamnation de la doctrine de son maître, il y adhéra sans restriction et, comme il avait, aux yeux du public, endossé une certaine solidarité dans les œuvres de Lamennais, il envoya à son évêque et aux journaux religieux son acte de soumission.

Ce fut un admirable spectacle de voir, mus par un même sentiment d'obéissance filiale au Pape, et quoi qu'il en pût coûter à leur cœur, les Gerbet, les Salinis, les Lacordaire, les Montalembert, les de Coudré, les Charles de Sainte-Foy, adhérer à la condamnation en pleurant le coupable.

Lorsque ce coupable se redressa, révolté, Rohrbacher ne l'abandonna point. Il est touchant de voir les efforts qu'il tenta pour l'arracher à l'abîme. Le 9 septembre, il lui écrit :

«Vous nous avez manqué de parole : mille fois vous avez protesté de votre soumission sans réserve au chef de l'Eglise, vous nous avez donc trompés. Tous conviennent que c'est l'orgueil qui vous perd. On se demande avec anxiété si vous avez encore la foi. Vous avez établi dans vos ouvrages que **sans religion point de société, sans le christianisme point de religion, sans le Pape point de christianisme**. Où en êtes-vous ? En résistant opiniâtement au Pape, il est comme nécessaire que vous descendiez cette échelle, jusqu'à un christianisme vague qui se confond avec l'indifférence en matière de religion».

«Mon cher Monsieur, écrit-il encore, dans votre dernière lettre vous me dites un mot qui m'est allé au cœur : *Filioli, diligite invicem* ! Eh ! mon cher Monsieur, je n'osais vous dire combien je vous aime, de crainte de vous déplaire. Oui, je vous aime plus que ma vie ; mais plus j'aime, plus je crains ! Oh ! le jour qui dissipera mes craintes sera le plus beau de mes jours !... Vous êtes le premier et le seul devant qui j'épanche ainsi mon cœur tout entier. Je vous aime assez pour consentir à ce que vous me repoussiez et me haïssiez, pourvu que vous viviez et mouriez en bon chrétien et bon catholique, et que vous sauviez votre âme».

Ces accents si émus, et dont on aurait cru difficilement Rohrbacher susceptible, furent vains : Lamennais résista, **préférant les odieuses flatteries des ennemis de l'Eglise et les tortures du remords aux larmes du repentir et aux douceurs du pardon**. Quant à Rohrbacher, rendu à la liberté, il quitta la Bretagne au mois de septembre 1835 et revint en Lorraine. Placé au Séminaire de Nancy, il y professa l'Ecriture sainte et l'Histoire ecclésiastique. Mais, avant de le suivre dans sa nouvelle carrière, parlons de l'ouvrage qu'il avait déjà entrepris à la Chesnaie et qui sera sa gloire principale, *L'Histoire universelle de l'Eglise*.

III. L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Nous avons dit plus haut comment Rohrbacher fut amené à élargir le plan de son *Histoire de l'Eglise* et à **commencer son récit, non pas à l'avènement de Jésus-Christ, comme on l'avait fait jusque-là, mais à l'origine du monde**. Ce plan nouveau et complet est la caractéristique de *L'Histoire* de Rohrbacher.

S'inspirant tout d'abord de cette parole de saint Paul : *Christus heri, hodie et in sæcula*, il fait de l'Homme-Dieu le pivot de l'humanité, le point central où tout converge. Il nous montre le Christ promis, figuré, préparé, s'incarnant pour racheter les hommes, et se continuant à travers les siècles, dans une société qui s'est modifiée par son avènement, mais qui fut fondée dès le commencement du monde. Il nous montre les nations et les empires qui se succèdent, mais dont le rôle est subordonné à la mission de l'Église ; toutes les doctrines et toutes les vertus trouvant dans cette Église leur origine et leur sanction ; enfin, l'humanité, sortie des mains de Dieu comme créateur, et retournant à lui comme juge souverain. Avouons que c'est là une magnifique synthèse et une conception aussi hardie que neuve. Bien que déjà indiqué par saint Augustin et Bossuet, ce plan n'avait encore été exécuté par personne de main de maître.

Est-ce à dire que, dans ce long travail, qui coûta quinze années d'études et qui se déroule en vingt-huit volumes, il ne se rencontre aucune imperfection, que l'on n'y trouve aucun point faible, et qu'il n'y ait place à aucune critique ? Quel est l'ouvrage sorti des mains de l'homme qui puisse se flatter d'un tel succès ?

Disons un mot de la méthode suivie par l'historien. Indépendamment des soins donnés à la perfection du langage, Rohrbacher possède un style à lui, des manières propres, qui forment un spécimen curieux de genre littéraire. C'est un singulier rapprochement de qualités contraires ; la tendresse et l'énergie se retrouvent dans sa phrase habituelle, dans son élocution familière. Il ne s'y rencontre point de trivialités : Rohrbacher est noble en toute circonstance. Mais il fourmille d'originalités, parfois un peu fortes, qui excitent l'attention, réveillent le lecteur. Ce sont de brusques saillies, presque toujours inattendues, des mots d'esprit ou des naïvetés voulues, jetés çà et là sur la trame générale d'une grave narration. Ajoutons que l'heureuse influence du grand historien a été puissante sur plusieurs contemporains, et non des moins illustres. C'est en lisant *L'Histoire* de Rohrbacher avec un entraînement irrésistible, que Don Bosco, Garcia Moreno et le général russe baron de Nicolai, le vainqueur de Schomyl dans le Caucase, se sont affermis dans leur belle vocation de saint instituteur, de grand politique et d'humble Chartreux.

Les critiques ne manquèrent pas ; gallicans, jansénistes, universitaires, dont les théories étaient attaquées et foudroyées avec une égale vigueur, jetèrent les hauts cris. On reprochait à l'auteur ses idées **trop ultramontaines** ; le ton un peu vif de certaines thèses, le style dur et heurté, parfois incorrect. Vingt éditions rapidement écoulées, la traduction de l'ouvrage en plusieurs langues furent la réponse du public à toutes les objections. «Cette histoire, dit justement C. de Sainte-Foy, est, malgré quelques imperfections pour le fond et pour la forme, **un des monuments les plus précieux de la science ecclésiastique ; celui peut-être qui a exercé le plus d'influence sur la direction générale des esprits, parce qu'il répondait au besoin le plus impérieux de notre époque**».

Voulez-vous l'appréciation d'un bon juge ? Écoutez cette belle page de **Veillot**, où l'illustre écrivain juge en maître compétent le fond et la forme. (Mélanges, 2^e série, t. II, p. 505)

«Cet immense travail, auquel l'abbé Rohrbacher s'était préparé par de brillantes études, exigeait la réunion des qualités rares dont Dieu l'avait pourvu. Il fallait à la fois une grande indépendance d'esprit envers tous les systèmes, et un profond respect envers l'Église ; une prodigieuse aptitude au travail et un absolu détachement de toute ambition mondaine et de toute vanité littéraire. Si l'auteur, donnant autant de soin à la forme qu'au fond de ses idées, s'était appliqué à polir son style, il n'aurait jamais fini : et peut-être que le désir de contenter les opinions, si voisin de la crainte servile de leur déplaire, l'aurait engagé à biaiser en beaucoup de rencontres où il a parlé, au contraire, avec rudesse, mais précieuse sincérité. Il s'en faut, au surplus, que *L'Histoire universelle* manque de mérite, même littéraire. Le plan, admirablement conçu, est exécuté avec une netteté admirable. Dieu, gouvernant le genre humain depuis l'origine jusqu'à la fin des temps par le moyen de Son Église, divinement inspirée, tel est en effet, le plan de l'ouvrage. On y voit figurer un ordre merveilleux, les œuvres de l'esprit de vérité et les œuvres contraires de l'esprit de mensonge : on découvre les mobiles, on assiste aux innombrables péripéties de ce grand combat, qui a commencé avec le premier homme et qui ne finira qu'au dernier jour du monde.

«L'Histoire de l'Église, c'est l'histoire de l'humanité, mais illuminée par l'intervention manifeste de la Providence. Là donc paraît tout ce que l'humanité a compris de plus grand, tout ce qu'elle a produit de plus beau, tout ce qu'elle a voulu de plus saint, tout ce qu'elle a cru de plus insensé, tout ce qu'elle entrepris de plus coupable, tout ce qu'elle a enseigné de plus pervers ; la doctrine de lumière avec ses saints et ses fidèles, la doctrine d'erreur avec ses grands hommes et ses esclaves.

«L'Église romaine est comme un grand arbre, secoué périodiquement par d'effroyables tempêtes, qui la dépouillent de ses feuilles, qui brisent et dispersent au loin ses rameaux ; mais ces rameaux brisés prennent racine là où le vent les porte, tandis que le tronc lui-même, toujours indestructible, se couvre d'une floraison nouvelle et semble moins mutilé que rajeuni. Nulle part, cette miraculeuse vie, cette **perpétuelle résurrection de l'Église**, témoignage suprême et suprême mystère de l'histoire, ne sont mieux présentés et mieux expliqués que dans le livre de l'abbé Rohrbacher. Il en a compris tout l'enseignement, et l'on peut dire toute la poésie, puisque c'est là par excellence le poème épique de l'humanité

«Et telle est la beauté et la puissance de ce livre, qu'aucun esprit juste ne le lira sans se prendre d'un amour éternel pour l'Église de Jésus-Christ, qui est la société des bons, des justes et des grands, la cité de la lumière et de l'amour, où l'homme, par la foi et par les œuvres, trouve une vision et une possession anticipée de Dieu».

Restons sur ce jugement, qui restera celui de la postérité, et suivons maintenant Rohrbacher dans ses fonctions de professeur.

IV. LE PROFESSEUR - L'HOMME INTIME

En revenant vers sa chère Lorraine, Rohrbacher portait au cœur une blessure saignante. Il venait de voir tomber dans le scepticisme, prélude du désespoir, celui dont pendant neuf ans, il avait été le commensal et l'ami. L'accueil qu'il reçut de Mgr Donnet, coadjuteur de Mgr de Forbin-Janson, le consola d'abord, mais la pitié et l'étude l'aidèrent à supporter cette dure épreuve et firent diversion à sa douleur.

Le 1^{er} novembre 1835, il devint professeur d'Écriture sainte et d'Histoire ecclésiastique. Ces deux branches de la science sacrée, Rohrbacher les possédait merveilleusement : il se fit aussi professeur d'hébreu. Ses élèves publièrent sous sa direction des *Éléments de la grammaire hébraïque*. Chaque année, il y avait examen public pour les hébraïsants. Le professeur invitait le rabbin de Nancy et Adolphe Franck, israélite, alors professeur au lycée. Un jour, M. Rohrbacher se disputa fortement avec le rabbin au sujet du verset XVII du psaume 21. Le rabbin soutenait la leçon du texte hébraïque ; Rohrbacher la traduction latine. La dispute tourna à l'aigre, et on n'osa plus inviter le rabbin l'année suivante.

Parmi ses élèves, plusieurs furent célèbres, le P. Jacquemin, le P. Godfroy, Jésuite, et le P. Marchal, auteurs estimés. D'autres seront bientôt placés par l'Église sur nos autels à titre de martyrs. Parmi ces derniers, citons Augustin Scheffler et Mgr Krick, martyrisés le premier en Cochinchine et le second au Thibet.

En dehors de ses travaux de professeur, il exerçait encore au dehors son activité pour les lettres. C'est ainsi qu'il prit une large part à la fondation de la Société : *Foi et Lumières*, qui s'établit à Nancy en 1838. Elle avait pour but de grouper les efforts des savants catholiques du pays. Dès l'année suivante, elle aboutit à fonder *L'Espérance*, excellent journal catholique, dont le premier numéro fut publié le jour de Noël, 25 décembre 1839.

En 1838, il fut aussi nommé membre titulaire de l'Académie de Stanislas, et il y fit, à diverses séances, d'importantes communications.

Voulez-vous pénétrer avec nous dans l'intimité du savant professeur ? Venez et visitons d'abord ses appartements.

Sa chambre, au Séminaire de Nancy, présentait un spectacle étrange. Installé au second étage, il occupait deux pièces dans ce bâtiment grandiose, construit par le duc-roi Stanislas : ces deux pièces étaient tapissées de livres depuis le plancher jusqu'au plafond. La première servait d'antichambre ; notre savant y avait son lit. La seconde formait plus spécialement son cabinet de travail. Rohrbacher avait établi son bureau tout près d'une fenêtre à laquelle il tournait le dos. A côté de lui, se montrait un pupitre immense, chargé de livres de tous formats, et roulant sur un pivot, comme les lutrins de cathédrale. Chacun de ces livres était ouvert aux endroits que l'historien avait à consulter.

D'autres encore gisaient éparpillés par terre, à proximité de sa main. Le visiteur, qui pénétrait dans la chambre de l'abbé Rohrbacher, n'apercevait pas l'homme tout d'abord. Le fameux pupitre, en effet, le couvrait

en partie, avec sa charge d'in-folios. La tête de l'écrivain ne dépassait guère cette pyramide de livres, et il fallait bien quelque effort pour le découvrir. Un abat-jour ou visièrre, en taffetas vert, cachait la face de l'écrivain, pour ménager ses yeux ; et cet objet, sur lequel apparaissaient, à la fin, des traces non équivoques de vétusté, semblait devenu son compagnon inséparable. Le plus souvent, il arrivait en classe avec cet appendice ajusté à son front. Les savants sont comme les enfants : un rien devient une pièce importante dans leur existence.

Le plus souvent, Rohrbacher se bornait en classe à lire ses manuscrits, et cette lecture intéressait vivement les bons élèves. Quand il ne lisait pas, il parlait familièrement, commentait lui-même sa lecture, ou posait des questions. En maître habile, il voulait que ses élèves étudiasent avec lui les grandes questions qui l'occupaient successivement. Dans son ingénuité enfantine, il leur disait : «J'en suis à telle question. Voici les données nécessaires à son élucidation. Voici les livres où on peut puiser les renseignements les meilleurs. Travaillez, et vous irez peut-être plus loin que moi. Alors vos découvertes m'aideront». Sur quoi, les élèves se piquaient d'amour-propre, ils écrivaient de petits mémoires qu'on discutait en classe. Quand la chose en valait la peine, le professeur rendait hommage au labeur utile, et même il décernait des prix aux travailleurs les plus laborieux.

Rohrbacher était toujours levé à quatre heures et, **comme les gens qui savent la valeur du temps, il n'en perdait jamais**. Il craignait surtout les importuns.

«Il faut bien dire que ses précautions étaient prises contre la curiosité et l'indiscrétion des visites : il y allait en effet de son œuvre même. On cite volontiers l'échantillon suivant de l'étiquette adoptée. Deux prêtres étrangers, que les premiers volumes de *L'Histoire* avaient attirés au Séminaire, avaient réussi à pénétrer jusqu'au savant, forcé dans ses remparts de livres. Ils ne l'abordèrent, du reste, point sans un joli compliment, où ils disaient être venus de fort loin, rien que pour le voir. Rohrbacher, alors, se leva fort gravement et dit : «Eh bien ! messieurs, voyez». Et il accomplit un long mouvement de rotation sur lui-même, se montrant nettement de trois quarts, de profil, jusqu'au tour complet du pivot. Après quoi, il dirigea sur la porte un regard muet mais éloquent, qui voulait dire : «Bons abbés, allez-vous-en !» (*Passe-temps d'Alsace-Lorraine*, p. 15, 16)

Dans l'habitude de la vie, Rohrbacher était le plus simple et le meilleur des hommes. Observateur fidèle du règlement, il suivit avec ponctualité les lois monotones du Séminaire, sans chercher aucune excuse dans ses travaux, pour se dispenser d'aucune obligation. Aux repas, bien que son travail énorme lui donnât un fort bon appétit, il mangeait très modérément. Absorbé par son travail, souvent il n'entendait point la cloche appelant au dîner, et l'un de ses collègues avait la fonction de l'aller chercher au milieu de ses in-folios. Après ses repas, il prenait une courte récréation.

Tantôt il se promenait avec les séminaristes, discutant des questions d'histoire, de théologie, de philosophie et de politique. Dans ces discussions, il était très gai, causait, riait, laissait voler son esprit, semant à droite et à gauche les plaisanteries et les calembours du terroir allemand, ce que tel censeur a cru pouvoir appeler des rohrbacheries, dont il a eu la maligne patience de composer tout un recueil.

Pour suppléer à ses récréations, Rohrbacher prenait trois jours de vacances par année, trois jours seulement. Il les consacrait aux trois personnes de la Sainte Trinité. Ordinairement, il les passait à Langatte, au sein de sa famille, près de ses neveux et nièces, qu'il aimait de la plus tendre affection. En parcourant son humble village, il aimait à serrer la main des vieux amis d'enfance, à visiter les bois, confidentes de ses premières pensées, à raviver dans son cœur les souvenirs du passé.

En dehors de ces causeries joyeuses ou de ces originalités de conversation, rien n'était curieux comme de voir le puissant Rohrbacher se reposer de ses rudes labeurs en conduisant dans les allées du jardin une brouette lourdement chargée. D'autres fois, il sciait du bois sous le hangar. En se livrant à ces travaux grossiers, le savant professeur savait les relever par une pensée de foi : «J'imite saint Joseph, disait-il». Et il ajoutait : «O divin charpentier, rabotez-moi de votre saint rabot !»

Parmi les professeurs, voire même parmi les élèves, d'aucuns pensaient, en effet, qu'il y avait bien, çà et là, quelque chose à élaguer dans cette nature exubérante, et le savant lui-même, on le voit, ne se dissimulait point ses défauts. Mais tout cela était racheté par tant de bonhomie, par une vertu si vraie, qu'on passait volontiers sur ces petits travers, en considération de son savoir et de ses rares qualités.

Rude d'écorce, Rohrbacher était **bon et tendre** dans le fond du cœur. Si quelque trait touchant venait à être lu ou raconté en sa présence, il pleurait à chaudes larmes, comme un enfant.

Il portait du pain aux petits poissons rouges de la pièce d'eau du jardin. Il aimait les fleurs, les abeilles, les oiseaux. On l'a entendu plus d'une fois raconter avec attendrissement la grande histoire d'une couvée de rossignols que, sous les yeux de leur mère éperdue, il avait sauvé de la dent d'un gros chat noir.

Son humilité n'était pas moins étonnante. Un jour, en Bretagne, ayant adressé à l'abbé Blanc quelques paroles un peu vives, il s'en excusa spontanément devant la communauté, et il implora les prières des assistants, afin qu'il pût se corriger de ses défauts.

Un autre jour, à Nancy, dans une discussion, quelques mots peu respectueux pour le supérieur lui échappèrent. Quelques secondes après, il se jeta à genoux, en présence de sept ou huit prêtres, et il baisait humblement le plancher, en disant : «Monsieur le Supérieur, je viens de vous offenser. Je vous en demande pardon». Voilà l'homme de grande vertu, pouvant faillir à l'occasion, mais sachant bien vite se relever d'une fragilité.

Une autre fois, il avait, dans *L'Univers*, brossé un peu rudement un certain Joguet, professeur de l'Université au collège royal de Nancy, au sujet de quelques phrases de son discours de réception à l'Académie de Stanislas. (Il s'agissait, dit-on, d'Apollonius de Tyane). La docte Compagnie s'émut de ce manque d'égards envers un collègue. L'expulsion de Rohrbacher, mise aux voix, fut repoussée par l'influence

du bureau. Au reste, les doctrines étaient du domaine de la critique ; Rohrbacher alla trouver son collègue et lui dit : « Mon Dieu, cher monsieur, c'est sans rancune ; en cas d'accident administratif, je vous offre une part de mon traitement, et même la totalité ! ».

C'est bien là l'homme tout entier. **Intraitable sur les questions de doctrine, mais doux et bienveillant pour les personnes.** Gageons que s'il eût rencontré le pauvre abbé Fleury lui-même, qui lui servit vingt ans de tête de Turc, il l'eût peut-être embrassé tout en lui reprochant d'avoir jadis été si entêté gallican !

Avec les esprits les plus éclairés de notre temps, tels que le cardinal Pie, le P. d'Alzon, Dom Guéranger, Louis Veuillot, Mgr Gerbet (pour ne citer que les principaux), Rohrbacher se trouva toujours et comme naturellement en communion d'idées avec le Saint-Siège. Il semblait, comme ceux que nous avons nommés, deviner d'avance et accepter d'instinct les décisions du Chef de l'Église. Nous en avons pour preuve ce qu'il raconte lui-même :

« En 1828, comme j'étais à Rennes, M. F. de Lamennais y vint pour m'opposer de vive voix et me dicter un plan combiné de philosophie et de théologie. Comme j'y aperçus, dès lors, la tendance qui, depuis, a été repoussée par le Saint-Siège, je refusai de l'écrire. Un ami, qui était présent, l'écrivit à ma place : je refusai de m'en servir. Ayant été laissé libre, je le modifiai dans le sens qui s'est trouvé celui des deux Encycliques de Grégoire XVI ».

Mais le temps nous presse et l'espace va nous manquer ; parlons des dernières œuvres et des dernières années de l'abbé Rohrbacher.

V. ROHRBACHER SONGE A FONDER UN ORDRE RELIGIEUX ÉPREUVES ET TRISTESSES - LA MORT

Le savant abbé avait trop longtemps vécu dans cette vie commune de la Chesnaie et du Séminaire de Nancy pour ne pas apprécier la puissance de l'association. En parcourant les fastes du moyen âge, il avait contemplé à l'œuvre les Ordres religieux défrichant les forêts et conservant dans leurs moutiers tous les trésors de la science sacrée et profane. Il songeait alors à **fonder une Congrégation de prêtres savants**, qu'il aurait appelée la Congrégation de Saint-Pierre et destinée à soutenir par la science, les droits de l'Église. Avec tous les meilleurs esprits de son temps, Rohrbacher voulait pour l'Église la liberté de l'enseignement promise par la Charte et toujours refusée par le gouvernement, dirigé lui-même par des sectaires et n'osant toucher à l'Université et à ses odieux privilèges.

On sait quelles furent alors les luttes entreprises pour obtenir cette liberté par les Combalot, Parisis, d'Alzon, Montalembert, de Prilly, Clauzel de Montals, Lacordaire, et tant d'autres. Rohrbacher prit rang parmi ces braves. Pour être plus libre et porter des coups plus assurés, il eut même quelque temps la pensée de se faire Bénédictin et demanda à son ami, Dom Guéranger, de le recevoir au nombre de ses novices. Le restaurateur de l'Ordre de Saint-Benoît, en France, le dissuada : « Votre personnalité a été trop en vue, lui dit-il, et Dieu vous a confié des œuvres assez importantes pour y employer votre vie. - C'est vrai, dit Rohrbacher ; j'ai attaqué dans mon *Histoire* tant de préjugés, soulevé de si gros orages, que je veux être seul à me compromettre ».

Et c'est ainsi que le savant abbé dut renoncer à la pensée, qu'un de ses amis, M. l'abbé d'Alzon, réalisait alors à Nîmes, en greffant sur le vieux tronc de l'arbre augustinien la branche nouvelle de l'Assomption.

Ne pouvant réussir de ce côté, l'abbé Rohrbacher employa les loisirs que lui laissaient le professorat et ses travaux aux œuvres de zèle. Un saint prêtre, l'abbé Berman, avait fondé à Nancy une maison de refuge pour les domestiques d'origine allemande. Rohrbacher demanda et obtint d'être l'aumônier de ces pauvres enfants de l'Allemagne, qu'il charmait par sa bonhomie et édifiait par ses discours.

Le jour où l'exaltation de Pie IX fut connue du monde catholique, il y eut un salut à la chapelle du Séminaire. Rohrbacher y parut avec un air radieux et des éclats de voix exceptionnels. Comme on le questionnait, à la récréation : « Ah ! dit-il, c'est que le veuvage de l'Église a pris fin, et que Pie IX, l'élu du Saint-Esprit, a toutes les qualités d'un bon pape ».

Malgré les divergences d'opinion, l'administration diocésaine ne crut pas pouvoir se dispenser d'accorder quelque distinction au prêtre qui répandait un si grand éclat sur le Séminaire de Nancy et sur l'Église, et l'admit au nombre des chanoines honoraires de la cathédrale. - Là se trouvaient des hommes dont la réputation de savoir avait depuis longtemps franchi les limites du diocèse et de la Lorraine : l'abbé Delalle, le futur évêque de Rodez, les abbés Dieulin, Ferry et Garo ; M. Michel, un vénérable confesseur de la foi, et M. Gridel, le savant auteur du *Traité sur la grâce*.

L'auteur de *L'Histoire universelle de l'Église* ne déparait pas cette réunion de savants ; mais si les douleurs ne lui furent pas épargnées, Dieu permit que les honneurs lui fussent très ménagés. Sauf le titre de docteur, que lui décerna spontanément l'Université de Louvain, et de membre correspondant, que lui offrit une Académie portugaise, Rohrbacher demeurait volontairement obscur : « Ma suprême ambition, disait-il, est de savoir qu'on lit au réfectoire, dans les Séminaires, mon *Histoire de l'Église*. Les jeunes générations trouveront des doctrines plus sûres que celles qui nous ont autrefois guidés ».

Ces doctrines catholiques, ultramontaines, si l'on veut, auxquelles Rohrbacher avait voué sa vie, allaient être pourtant la source des tristesses qui assombrirent ses dernières années. Mais c'est le dessein de Dieu et assez son habitude d'épurer ainsi les œuvres de ses saints.

L'abbé Rohrbacher avait soumis à l'Ordinaire son *Histoire de l'Église*. L'évêque, soit qu'il craignît d'approuver ce que Rome pourrait condamner, soit qu'il redoutât de condamner ce que Rome aurait sans peine admis, l'évêque s'adressa, le 12 novembre 1845, à tous ses collègues de France pour recueillir leurs ob-

servations et leurs jugements sur *L'Histoire universelle*. Cette démarche ne fut pas du goût de l'historien. La circulaire lui faisait dire ce qu'il s'était toujours refusé à exprimer tout haut, à savoir qu'il ne prenait point pour juge l'épiscopat de France, mais seulement son évêque légitime, sauf à en appeler, s'il était nécessaire, de ce jugement à celui du Pape.

Les évêques ne se pressèrent point d'envoyer leurs réponses. Dans l'intervalle, Rohrbacher, pressé par ses éditeurs, dut venir à Paris pour surveiller la seconde édition de son *Histoire*. Il fut alors remplacé dans sa chaire par un de ses élèves, M. l'abbé Barnage. L'historien se fixa dès lors au **Séminaire du Saint-Esprit**.

«Quand son *Histoire de l'Église* fut achevée, dit Louis Veuillot, l'abbé Rohrbacher sentit graduellement diminuer ses forces. Dieu, néanmoins, lui laissa l'illusion de croire qu'il pourrait Le servir encore, et, tout en composant une *Vie des Saints*, distribuée pour tous les jours de l'année, il méditait des travaux philosophiques et historiques étendus. Il voulait surtout reprendre à fond les erreurs de certains historiens modernes, dont sa droiture détestait la fausse impartialité. Huit jours avant sa mort, ayant eu quelques-uns de ces moments de mieux qui se rencontrent dans les maladies de langueur, il nous disait : «Ce sont-là les ennemis qu'il faut maintenant combattre ; et si Dieu nous rend la santé, tout vieux que nous sommes, nous nous mettrons à l'œuvre, et nous compléterons ainsi notre *Histoire de l'Église*. J'ai à faire... Mais pour vous conter cela, il faudrait du temps et de la respiration ! Attendons la volonté de Dieu».

La volonté de Dieu, c'était qu'il reçût bientôt sa récompense, et il l'avait bien gagnée.

Depuis quelque temps déjà, sa vie n'était qu'une **longue prière**. Il est mort en priant. Dans les derniers jours, il ne voulait pas se séparer de son bréviaire, même lorsque sa vue, déjà presque éteinte, ne lui permettait plus d'y lire. Il le tenait sur ses genoux, ou le faisait poser sur sa poitrine. Quand sa mémoire semblait voilée comme ses yeux et glacée comme ses mains, les prières de l'Église sortaient encore de sa bouche, si longtemps accoutumée à les prononcer. Il oubliait le nom de ses amis, et les faits tout récents qui venaient d'arriver en sa présence ; mais il savait toujours les psaumes par cœur, et il les récitait pieusement avec les témoins qu'édifiait son agonie.

Rohrbacher avait pensé qu'il mourrait le 10 janvier. Le soir de ce jour-là, M. l'abbé Bouix, son ami, lui suggérait cette oraison : *Amo te, Domine, amem ardentius* ; c'est-à-dire : Que mon amour pour Vous, Seigneur, redouble son ardeur ! Il répondit : «Ce n'est pas assez. Il faudrait aimer Jésus avec Son Cœur à Lui».

Il ajouta : «J'avais proposé au bon Dieu de mourir aujourd'hui, à midi, parce que c'est l'heure où Il est allé au ciel. J'avais prié l'ange de la mort d'accompagner mon âme, et de l'introduire dans le sein des miséricordes».

Lorsque déjà les ténèbres de la mort commençaient à l'envahir : «Mon Dieu, mon Dieu, disait-il, faites-moi miséricorde ! Délivrez-moi et prenez-moi dans l'esprit de Votre Église».

Puis il ajoutait, en forme de litanies, les oraisons jaculatoires suivantes, que nous transcrivons ici comme une preuve touchante de sa piété et comme des invocations très bonnes à suggérer aux mourants : Je vous ai prié de me recevoir à l'heure où Vous êtes mort, ô Jésus ! Exaucez-moi ! *Mater misericordiae, salus infirmorum, ora pro nobis* ! Mon Dieu, recevez mon âme en Votre Cœur compatissant ! *Miseremini, saltem vos amici mei* ! *Auxilium christianorum* ! *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum* ! Jésus, Marie, Joseph ! Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié de moi ! *Ora pro nobis sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissionibus Christi*

Un prêtre lui demandait s'il faisait volontiers le sacrifice de sa vie, il répondit : «Notre-Seigneur, le premier, a fait le sacrifice de la Sienne ; comment ne Lui abandonnerais-je pas le peu de jours qui pourraient encore me rester à vivre ? Mon Dieu, ayez pitié de moi ! - Et vous, Monsieur l'abbé, priez pour moi ! - *Dominus det nobis suam pacem et vitam æternam. Amen*. O Marie, conçue sans péché, priez pour moi, qui ai recours à vous ! - de Lamennais s'est-il confessé avant de mourir ? Où est son âme ? Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de moi !

Monsieur, ajouta-t-il enfin, dites à ces messieurs que je suis toujours très attaché à l'Église romaine et au Souverain Pontife. Telles furent les dernières paroles de l'abbé Rohrbacher. Après quoi, il s'endormit et ne se réveilla de ce paisible sommeil que pour rendre doucement le dernier soupir.

On raconte cependant une anecdote qui montre jusqu'au bout l'originalité de notre savant. Comme on achevait de réciter les prières des agonisants, qu'il suivait avec beaucoup d'attention, lorsqu'on en fut à ces mots : «Partez, âme chrétienne !» on le vit se soulever avec effort, prendre sa calotte et se découvrir, puis promener son regard en saluant de tous côtés les personnes présentes, pour leur faire poliment ses adieux. Ce fut sa dernière originalité. Elle se produisit d'une façon si inattendue et si soudaine, qu'elle excita un fou rire parmi les assistants, absolument ébahis de cette suprême inspiration.

Ainsi mourut l'abbé Rohrbacher, en janvier 1856, à l'âge de soixante-sept ans. **Ses obsèques furent célébrées dans la chapelle du Séminaire du Saint-Esprit**, qui lui était cher par son profond attachement pour le Saint-Siège. L'évêque de Nancy, Mgr Menjaud, qui habitait Paris, comme aumônier de l'empereur Napoléon III, présida la cérémonie. Il tint à honneur de rendre ainsi hommage au vertueux prêtre qui était une des gloires de son diocèse. Le savant et pieux évêque de Quimper, quoiqu'il n'eût pas connu personnellement l'abbé Rohrbacher, avait aussi voulu assister aux funérailles.

Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, Dufriche-Desgenettes, le R. P. Provincial des Capucins, accompagné d'un de ses religieux, deux Pères Jésuites et MM. les abbés Gaume, s'étaient joints aux élèves du Séminaire du Saint-Esprit. Le reste de l'assistance se composait de cinq ou six laïques, quelques rédacteurs de *L'Univers* et de Louis Veuillot. C'était bien peu, dit ce dernier, pour un homme qui a si saintement vécu

et si admirablement enseigné l'histoire au genre humain ! Cela ne ressemblait guère à la foule qui entoure ordinairement les restes de ceux qui se sont consacrés aux travaux de l'esprit. Cette solitude autour du cercueil de l'historien de l'Église serrait le cœur. Heureux ceux qui ont su mériter de tels oublis. Ils se présentent devant Dieu les mains pleines d'œuvres qui n'ont pas encore reçu leur récompense.

Un dernier mot pour finir. La suprême ambition du prêtre modeste dont nous venons d'abrégé la vie, fut de voir lire, dans les Séminaires, son *Histoire de l'Église*. Ce vœu a été comblé. **Dans tous les Séminaires de France et de l'étranger, cette histoire continue d'apprendre aux jeunes générations lévétiques, à connaître, et, ce qui est tout un, à aimer l'Église, à se dévouer et à mourir pour Elle. Ce travail de rapprochement vers Rome, que Dom Guéranger et le cardinal Pie ont fait sur le terrain de la liturgie et du dogme, Rohrbacher, avec une égale sûreté de coup d'œil, l'a réalisé sur le terrain de l'histoire. Lequel des trois est le plus grand ?**

Paris. LE POITVIN.

LOUIS VEUILLOT
L'ABBÉ ROHRBACHER - 23 JANVIER 1856

On nous communique le testament du vénérable abbé Rohrbacher, qui vient de rendre saintement sa bonne âme à Dieu. Comme il a souverainement aimé l'Église, et n'a vécu et travaillé que pour elle, cette expression de ses dernières pensées contient à la foi la peinture de ses sentiments, la récapitulation de ses travaux et l'histoire de sa vie. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je lègue mon âme à Dieu, qui veuille bien la recevoir dans son infinie miséricorde. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternam.*

Je lègue mon corps à la terre de mon Dieu, en attendant la résurrection générale. *Credo resurrectionem mortuorum.*

Je soumetts d'esprit et de cœur au jugement du Saint-Siège, c'est-à-dire de notre Saint-Père le Pape, tout ce que j'ai écrit et tout ce que j'écrirai. *Ubi est Petrus, ibi Ecclesia.*

1° *Catéchisme du sens commun*. Dans les deux premières éditions, qui sont identiques, cet opuscule expose l'état de la controverse tel que je le concevais alors, plutôt que des idées définitivement arrêtées. La troisième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, publiée par l'abbé Migne, en 1842, a pour but d'éclaircir les questions fondamentales entre la raison et la foi, la philosophie et la théologie ; afin que les Catholiques puissent s'entendre à cet égard et marcher désormais à l'ennemi, sans s'exposer à tirer les uns sur les autres. D'après les découvertes que j'ai faites sur le vrai système de Descartes touchant la certitude, une nouvelle édition du *Catéchisme du sens commun* doit paraître ces jours-ci, 23 février, sous ce titre : *Catéchisme du sens commun et de la philosophie catholique*, quatrième édition.

2° *Lettres d'un membre du jeune clergé à Mgr l'Évêque de Chartres*. Elle a été réimprimée dans un journal.

3° *Lettres d'un anglican à un gallican*. Réimprimée dans un journal.

4° *La religion méditée*. Seconde édition.

5° *Des rapports naturels entre les deux puissances*,

6° *De la grâce et de la nature*,

7° *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants et autres religionnaires*. Troisième éd.

8° *Tableau des principales conversions, etc.*, deuxième édition. J'en ai préparé une troisième.

9° *Histoire universelle de l'Église catholique*, en 29 volumes in-8°. L'impression, commencée à Nancy le 13 avril, fête de saint Justin, 1842, a été terminée au commencement de 1849. La seconde édition commencée à Paris en décembre 1849, a été terminée en avril 1853.

10° *Vie des Saints pour tous les jours de l'année, à l'usage du clergé et du peuple fidèle*. 6 vol. in-8°, 1852.

11° En manuscrit : *Justification des doctrines de M. de La Mennais contre une censure imprimée à Toulouse*. Ce travail a été fait au mois de décembre 1832, après la première Encyclique de Grégoire XVI, lorsque M. de La Mennais fut revenu de Rome et que le Pape lui eut fait témoigner être content de sa soumission. Comme je n'ai pas revu depuis ce travail avec attention, j'ignore s'il y a quelque chose de contraire à la seconde Encyclique. Quant aux doctrines philosophiques, mon dessein formel était de les tourner (et par conséquent les idées de M. de La Mennais qui approuvait tout ce travail) dans le sens qui s'est trouvé celui de la seconde Encyclique. Ce travail devait être publié ; comme les esprits commençaient à se calmer à cette époque, on crut plus sage de ne le publier pas. Il sera bon de conserver le manuscrit comme renseignement, d'autant plus qu'il en reste une copie entre les mains de M. de La Mennais.

- Pour M. de La Mennais lui-même, Dieu veuille avoir pitié de lui et lui redonner la foi. Par celles de mes lettres qui se trouvent à la fin des 20 et 21^e volumes de *L'Histoire*, on sait quelle a été ma conduite à cet égard.

- Le 1^{er} décembre 1852, je lui ai fait envoyer un exemplaire de la seconde édition de *L'Histoire*, après avoir su par une lettre de sa main que cela lui ferait plaisir. Je n'en ai pas eu de nouvelles.

- Dans sa dernière maladie, je me suis transporté à son logis ; des messieurs qui se trouvaient là me dirent qu'on lui parlerait de ma visite et que, sans doute, il me recevrait dans huit jours. Je retournai ; j'y trouvai son neveu, Ange Biaise, qui promit de m'écrire quand son oncle serait en état de me recevoir. Je n'ai pas reçu d'avertissement, et M. de La Mennais est mort sur les entrefaites. Écrivain en deux tomes : le premier dit oui, le second dit non ; valeur totale, zéro.

Après être entré dans les détails de son testament, M. Rohrbacher finit en disant :

Telles sont mes dernières volontés, que je veux être fidèlement et ponctuellement exécutées. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Jésus, Marie, Joseph, recevez-moi à jamais dans votre sainte famille !

Saints anges, qui m'avez tant aidé à faire le bien que j'ai pu faire, aidez-moi surtout à bien finir ! Anges de mes neveux et nièces, priez pour nous. Mes saints patrons, soyez surtout mes patrons et mes protecteurs à mon heure dernière !

L'abbé Rohrbacher cachait sa vie ; le petit nombre de ceux qui l'ont vu dans sa cellule encombrée de livres, croiront, en lisant ce testament, le revoir et l'entendre tel qu'il leur apparaissait, rude d'aspect, doux de cœur, franc de langage, plein de foi, de courage et d'humilité. Il était au même degré laborieux, savant et désintéressé, ne demandant à ses travaux que d'atteindre le but pour lequel il les entreprenait, c'est-à-dire le triomphe de la vérité, la gloire de Dieu et de Son Eglise ; profondément indifférent pour lui-même à la fortune et à la célébrité. Les profits qu'il a tirés de ses livres ont été consacrés partie à l'éducation de ses neveux et nièces, dont il était l'unique appui, et qu'il a établis suivant l'humilité de leur condition première ; partie à d'autres bonnes œuvres. Pour lui-même, il s'était réduit au nécessaire d'un prêtre qui aime la sainte pauvreté.

Quant aux distinctions, il n'en a reçu ni songé à en désirer d'aucune sorte. C'est par un hasard dont il fut prodigieusement étonné, que cet homme qui savait parfaitement l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand, qui avait écrit de savants opuscules de philosophie et qui venait d'élever ce beau monument à *L'Histoire universelle de l'Église*, unique dans notre littérature, se trouva un jour membre d'une Académie portugaise. La seule chose qu'il ambitionnait et qui pût le toucher, était d'apprendre qu'on lisait son *Histoire* au réfectoire dans quelque séminaire ou communauté religieuse ; et certes, ce n'était pas l'amour-propre de l'auteur qui se réjouissait alors, mais le cœur du prêtre dévoué à la sainte Église catholique, apostolique, romaine.

Cet immense travail, auquel l'abbé Rohrbacher s'était préparé par de puissantes études, sans prévoir même qu'il dût un jour l'entreprendre, exigeait la réunion des qualités rares dont Dieu l'avait pourvu. Il fallait à la fois une grande indépendance d'esprit envers tous les systèmes, et un profond esprit de soumission envers l'Église ; une prodigieuse aptitude au travail et un absolu détachement de toute ambition mondaine et de toute vanité littéraire. Si l'auteur, donnant les mêmes soins à la forme qu'au fond de ses idées, s'était appliqué à polir son style, il n'aurait jamais fini ; et peut-être que le désir de contenter les opinions, si voisin de la crainte servile de leur déplaire, l'aurait engagé à biaiser en beaucoup de rencontres où il a parlé au contraire avec une rude mais précieuse sincérité.

Il s'en faut, au surplus, que *L'Histoire universelle* manque de mérite, même littéraire. Le plan, admirablement conçu, est exécuté avec une netteté admirable ; toutes les parties en sont bien liées. A travers des négligences et des âpretés de style, qui ne nuisent jamais à la vigueur du récit, on trouve fréquemment des pages de la plus haute éloquence, tout à fait dignes de cette vaste conception, qui a pour but de nous montrer Dieu gouvernant le genre humain depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, par le moyen de Son Eglise divinement inspirée. Tel est en effet le plan de l'ouvrage, exprimé dans cette parole de saint Épiphané, que l'auteur a prise pour épigraphe :

Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique. On y voit figurer, dans un ordre merveilleux, les œuvres de l'esprit de Vérité et les œuvres contraires de l'esprit de mensonge : on découvre les mobiles, on assiste aux innombrables péripéties de ce grand combat, qui a commencé avec le premier homme et qui ne finira qu'au dernier jour du monde. **L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de l'humanité, mais illuminée par l'intervention manifeste de la Providence.** Là donc paraissent tout ce que l'humanité a compris de plus grand, tout ce qu'elle a produit de plus beau, tout ce qu'elle a voulu de plus saint, et tout ce qu'elle a cru de plus insensé, tout ce qu'elle a entrepris de plus coupable, tout ce qu'elle a essayé de plus pervers ; la doctrine de lumière avec ses saints et ses fidèles, la doctrine d'erreur avec ses grands hommes et ses esclaves, les tentatives multipliées et les sanglantes victoires des fils de Satan, les entreprises sublimes, les héroïques résistances, les triomphantes défaites des enfants de Dieu.

L'Église romaine est comme un grand arbre, secoué périodiquement par d'effroyables tempêtes qui le dépouillent de ses feuilles et qui brisent et dispersent au loin ses rameaux ; mais ces rameaux brisés prennent racine là où le vent les porte, tandis que le tronc lui-même, toujours indestructible, se couvre d'une floraison nouvelle et semble moins mutilé que rajeuni. Nulle part cette miraculeuse vie, ce continuel rajeunissement, cette perpétuelle résurrection de l'Église, témoignage suprême, et suprême mystère de l'histoire, ne sont mieux présentés et mieux expliqués que dans le livre de l'abbé Rohrbacher. Il en a compris tout l'enseignement et l'on peut dire toute la poésie, puisque c'est là par excellence le poème épique de l'humanité, dont toute autre conception ne sera jamais qu'un sommaire stérile ou un épisode incomplet. Et telle est la beauté et la puissance de ce livre, qu'aucun esprit juste ne le lira sans se prendre **d'un amour éternel pour l'Église de Jésus-Christ, qui est la société des bons, des justes et des grands, la cité de la lumière et de l'amour**, où l'homme, par la foi et par les œuvres, trouve une vision et une possession anticipées de Dieu.

Ce livre était l'œuvre que l'abbé Rohrbacher avait à faire ; il lui fut donné de l'accomplir et d'en voir le succès. Succès d'ailleurs tel qu'il le souhaitait et tel qu'il devait être. *L'Histoire de l'Église*, commencée en 1842, est aujourd'hui à sa troisième édition, presque épuisée. Les catholiques s'occupèrent peu de la célébrer ; l'esprit rationaliste et gallican prit plaisir à la poursuivre de **mesquines critiques**, auxquelles l'auteur ne répondit qu'en

soumettant son livre au jugement du Saint-Siège. Le monde, qui fait tant de bruit autour de tant de faibles travaux sans leur demander même le frivole mérite de la forme, et qui a tant vanté, par exemple, le mensonger fatras de Sismondi, parut ignorer jusqu'à l'existence de ce monument grandiose, dont une partie au moins, celle qui concerne le moyen âge, est traitée avec une largeur et une science historique supérieures à tout ce que les modernes ont le plus célébré.

Quand son *Histoire de l'Église* fut achevée, l'abbé Rohrbacher sentit graduellement diminuer ses forces. Dieu, néanmoins, lui laissa l'illusion de croire qu'il pourrait Le servir encore ; et tout en composant une *Vie des Saints*, distribuée pour tous les jours de l'année, il méditait des travaux philosophiques et historiques étendus. Il voulait surtout reprendre à fond les erreurs de certains historiens modernes, dont sa droiture détestait la fausse impartialité. Huit jours avant sa mort, ayant eu quelques-uns de ces moments de mieux qui se rencontrent dans les maladies de langueur, il nous disait : «Ce sont là les ennemis qu'il faut maintenant combattre, et si Dieu nous rend la santé, tout vieux que nous sommes, nous nous mettrons à l'œuvre, et nous compléterons ainsi notre *Histoire de l'Église*. J'ai à faire. Mais pour vous conter cela il faudrait du temps et de la respiration ! Attendons la volonté de Dieu».

La volonté de Dieu était qu'il reçût sa récompense, et il l'avait bien gagnée. Depuis quelque temps déjà sa vie n'était qu'une longue prière : il est mort en priant. Dans les derniers jours, il ne voulait pas se séparer de son Bréviaire, même lorsque sa vue, déjà presque éteinte, ne lui permettait plus d'y lire. Il le tenait sur ses genoux, ou le faisait poser sur sa poitrine. Quand sa mémoire semblait voilée comme ses yeux et glacée comme ses mains, les prières de l'Église sortaient encore de sa bouche. Il oubliait le nom de ses amis et les faits qui venaient d'arriver ; mais il savait toujours les psaumes par cœur, et il les récitait avec les témoins qu'édifiait son agonie.

Il avait cru qu'il mourrait le 10 janvier. Le soir de ce jour-là, M. l'abbé Bouix, son ami, lui ayant suggéré cette oraison : *Amo te, Domine, amem ardentius* ; il répondit : «Ce n'est pas assez, il faudrait aimer Jésus avec Son Cœur à Lui». Il ajouta : «J'avais proposé au bon Dieu de mourir aujourd'hui à midi, parce que c'est l'heure où Il est allé au ciel. J'avais prié l'ange de la mort d'accompagner mon âme et de l'introduire dans le sein des miséricordes infinies».

Un des jeunes ecclésiastiques qui avaient eu le bonheur d'être choisis pour le servir dans sa maladie, lui raconta qu'il venait de faire une longue promenade avec ses compagnons. L'abbé Rohrbacher sourit : Vous avez été bien loin, lui dit-il ; avez-vous fait un pas pour l'éternité ?

On a noté les derniers murmures et les derniers bégaiements de cette haute intelligence, lorsqu'elle semblait déjà, par intervalles, envahie de ces ténèbres d'un instant qui nous cachent les choses humaines avant de se dissiper pour jamais devant les choses de Dieu.

«Mon Dieu, mon Dieu, disait-il, faites-moi miséricorde ; ainsi soit-il ! - Délivrez-moi et prenez-moi dans l'esprit de Votre Église ! - Je Vous ai prié de me recevoir à l'heure où Vous êtes mort, ô Jésus ! exaucez-moi ! - *Mater misericordiae, salus infirmorum, ora pro no bis* ! - Mon Dieu, recevez mon âme en Votre cœur compatissant ! - *Miseremini, saltem vos amici mei*. - *Auxilium Christianorum* ! - *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* ! - Jésus, Marie, Joseph, cœur agonisant de Jésus, ayez pitié de moi ! - *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissionibus Christi*».

Comme on lui demandait s'il faisait volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie, il répondit : «Notre-Seigneur, le premier, a fait le sacrifice de la Sienne : comment ne Lui abandonnerais-je pas le peu de jours qui pourraient encore me rester à vivre ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ; et vous, monsieur l'abbé, priez pour moi. - *Dominus dat nobis suam pacem et vitam æternam, Amen*. - O Marie, conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous ! - M. de La Mennais s'est-il confessé avant de mourir ? Où est son âme ? Mon Dieu, ayez pitié de moi, mon Dieu ! mon Dieu ! - Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de moi ! - Monsieur, dites à ces messieurs que je suis toujours très attaché à l'Église romaine et au Souverain Pontife».

Telles furent les dernières paroles de l'abbé Rohrbacher. «La mort, dit Bossuet, révèle le secret des cœurs». Il s'endormit, et ne se réveilla de ce paisible sommeil que pour rendre doucement le dernier soupir.

Ses obsèques ont été célébrées dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, corporation qui lui était chère par son profond attachement pour le Saint-Siège, et au sein de laquelle il avait trouvé une hospitalité pleine de respect et de tendresse. Monseigneur l'Évêque de Nancy présidait la cérémonie, tenant à honneur de rendre cet hommage au vertueux prêtre qui fut une des gloires de son diocèse. Le savant et pieux évêque de Quimper, quoiqu'il n'eût pas connu personnellement M. l'abbé Rohrbacher, avait voulu y assister. Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, le R.P. Provincial des Capucins, accompagné d'un de ses religieux, deux PP. de la Compagnie de Jésus et MM. les abbés Gaume s'étaient joints au séminaire du Saint-Esprit, réuni tout entier. Le reste de l'assistance se composait de cinq ou six laïques. C'était bien peu pour un homme qui a si saintement vécu et pour l'auteur d'un si beau livre ; et cela ne ressemblait guère à la foule qui entoure ordinairement les restes de ceux qui se sont consacrés aux travaux de l'esprit. Ces jours derniers, six ou sept mille personnes, dit-on, suivaient au cimetière le cercueil d'un artiste célèbre. Au premier moment, cette solitude autour de l'historien de l'Église serrait le cœur. Mais quoi ! dans le cours de sa laborieuse vie, l'abbé Rohrbacher ne s'était pas un instant proposé de faire quoi que ce fut pour ce qu'on appelle le monde ; il était donc naturel que le monde et tout ce qui est du monde ne lui rendît rien. Heureux ceux qui ont su mériter de tels dédains et de tels oublis ! Ils se présentent devant Dieu les mains pleines d'œuvres qui n'ont pas reçu leur récompense.